



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

A LIRE ATTENTIVEMENT :

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

Assemblée générale extraordinaire du mercredi 20 septembre 1989

La séance est ouverte à 15 heures par le président Marcel SIMONNEAU qui remercie tous les dirigeants d'Amicales qui ont tenu à être présents en raison de l'importance des décisions à prendre. Seules trois Amicales ne sont pas représentées en séance, mais elles avaient, au préalable, fait connaître leur position au président.

Le président passe alors la parole au trésorier Georges GAIN qui, en complément des précisions déjà contenues dans le texte de la convocation à l'assemblée :

- rappelle les conditions dans lesquelles les bureaux de l'U.N.A.C. et des Amicales ont pu être installés dans cet appartement, grâce à une dérogation accordée par la Préfecture de Paris,
- précise notre position juridique vis-à-vis de la législation, d'où il paraît ressortir que du fait du mode d'utilisation, par nous, de ce local d'habitation, nous ne pouvons pas nous prévaloir des lois de 1962 et 1968,
- rend compte des entretiens avec le responsable de la société qui assure la gérance, et donne connaissance de l'acceptation des propriétaires de renouveler notre bail, à dater du 1^{er} novembre 1989, pour un loyer annuel de 325 000 francs, au lieu des 350 000 francs précédemment exigés.

Le trésorier communique ensuite l'incidence financière, pour chaque amicale, qu'aurait la signature, sur ces bases, du nouveau bail.

Après cet exposé, un échange de vues permet d'apporter des réponses aux demandes de précisions, et il est passé au vote des résolutions proposées.

PREMIERE RESOLUTION

Après avoir entendu l'exposé détaillé de la procédure en cours avec les représentants de la Cie Helvetia, propriétaire de l'immeuble :

- congé du 14 mars 1989, avec offre de renouvellement du bail moyennant un loyer annuel de 350 000 francs, puis assignation devant le tribunal d'instance du 8^e arrondissement, en vue de voir prononcer notre expulsion le 31 octobre 1989,
- notification par huissier, en notre nom, et en date du 18 avril 1989, de la réponse au congé du 14 mars, démarches par l'intermédiaire de notre avocat, puis directes le 19 septembre,

l'assemblée approuve l'action du conseil d'administration.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

DEUXIEME RESOLUTION

L'assemblée, considérant que le nouveau loyer annuel, ramené à 325 000 francs, à dater du 1^{er} novembre 1989, conduira très rapidement à des redevances que les amicales ne seront plus en mesure de supporter, décide de ne pas accepter, et de laisser la procédure judiciaire suivre son cours.

Cette résolution est rejetée à l'unanimité.

TROISIEME RESOLUTION

L'assemblée, après avoir pris connaissance :

- du nouveau loyer annuel demandé par le propriétaire, soit 325 000 francs, à dater du 1^{er} novembre 1989,
- du montant approximatif des redevances de chacune des amicales pour l'année 1990,

décide d'accepter cette proposition, et confie au conseil d'administration le soin de désigner un de ses membres afin de signer le nouveau bail, d'une durée de six années, non renouvelable à son expiration.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

QUATRIEME RESOLUTION

Le renouvellement du bail avec un loyer majoré entraînant le versement, lors de sa signature, d'un complément de dépôt de garantie, l'assemblée décide que cette somme sera fournie par les amicales au prorata du nombre de leurs cotisants déclarés pour l'année 1988.

Les versements à l'U.N.A.C. devront intervenir dans un délai maximum de huit jours à dater de l'appel qui sera adressé à chaque amicale. Les montants de ces dépôts resteront inscrits en comptabilité au nom de chaque amicale. Ils ne porteront pas intérêt.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

CINQUIEME RESOLUTION

L'augmentation importante des redevances que devront supporter les amicales, et la diminution inévitablement rapide de leurs effectifs, exigent, dans toute la mesure du possible, une diminution des charges communes.

A ce titre, l'assemblée décide la suppression dès maintenant du poste de secrétaire appointée de l'U.N.A.C.

Le conseil d'administration prendra les mesures pour assurer les travaux de secrétariat et de comptabilité. Des représentants des amicales participeront, par roulement, à l'organisation d'une permanence, exclusive de tout travail.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité, moins une abstention, l'Amicale des Aspirants, et trois avis contraires, les Amicales de l'Oflag IVD, du Stalag XII et du Stalag XVII.

Après un nouvel échange de vues, la séance est levée à 17 heures.

CONSEQUENCES

DE LA TROISIEME RESOLUTION

Un projet de budget « minimum » pour l'année 1990, basé sur celui de 1989 et tenant compte de la seule majoration du loyer, conduit à estimer que le montant des charges correspondra à celui de 1989 multiplié par le coefficient 2,3, soit le chiffre mentionné dans la note de convocation de l'assemblée.

Les redevances à verser par les amicales en 1990 seront donc calculées sur les bases de 1989, multipliées par ce coefficient de 2,3.

Le nouveau loyer sera exigible à dater du 1^{er} novembre 1989, ce qui conduira pour les mois de novembre et décembre à un supplément de charges de : 39 000 francs.

Sur la proposition du trésorier, compte tenu de ce que les trésoriers des amicales n'avaient pas pu prévoir ce supplément dans leurs budgets, l'assemblée décide qu'il ne sera pas répercuté. L'exercice 1989 sera donc nettement en déficit.

DE LA QUATRIEME RESOLUTION

Le versement que chaque amicale devra effectuer à titre de participation au complément du dépôt de

garantie sera de : 2,50 francs par cotisant déclaré pour 1988.

Il s'agit du versement d'un « dépôt » qui restera la propriété de chaque amicale, et qui figurera au passif du bilan de l'U.N.A.C. sous la rubrique :

459 - AMICALES - Dépôt loyer.

L'appel de versement est joint, et vous voudrez bien en effectuer le règlement dans le délai de huit jours prévu, la signature du bail étant imminente.

DE LA CINQUIEME RESOLUTION

La suppression du poste de secrétaire de l'U.N.A.C. aura naturellement une répercussion financière sur l'exercice 1990.

Les appels trimestriels de redevance, tels que définis précédemment (conséquence de la troisième résolution), ne seront toutefois pas modifiés. Mais, en fonction de la situation à la fin de l'année 1990, le conseil d'administration examinera si une partie du versement du 4^e trimestre peut éventuellement être reportée sur l'année 1991.

Les autres conséquences de cette résolution seront ultérieurement portées à la connaissance des amicales.

Le Trésorier,
Georges GAIN.

P.S. - Permettez-moi de féliciter et de remercier les représentants des amicales pour la bonne tenue de cette assemblée extraordinaire.

Leur compréhension et leur collaboration nous permettront de « nous maintenir » dans nos locaux actuels pour que nos amicales continuent leurs activités, leur social.

Bien amicalement,

Marcel SIMONNEAU.

Devant cette situation des mesures s'imposaient rapidement. L'Amicale ne peut pas et ne doit pas être mise en péril — le temps n'est pas encore venu...

Réuni le 22 octobre, le Bureau décidait d'augmenter DES 1990 la COTISATION ANNUELLE qui est ainsi portée à F. 75,00 (+ 15,00 de Tombola) = F. 90,00. Cette décision, qui devra être approuvée par l'assemblée générale du printemps prochain, sera, nous n'en doutons pas, comprise par tous et le défi de l'argent relevé par la générosité de chacun.

LA SECRETAIRE INDELICATE... dont nous vous avons parlé ici-même il y a plusieurs mois a été condamnée en justice à deux ans de prison avec sursis, trois ans de mise à l'épreuve et au remboursement des sommes « prélevées »...

C'est là pour nous une satisfaction de principe, mais si nous sommes sans illusions sur la récupération effective des dites sommes, nous voulons pourtant croire en la solidarité de toutes les parties prenantes (plusieurs amicales) au règlement attendu...

J. Terraubella.

UNION NATIONALE AVEUGLES DE GUERRE
49, rue Blanche, 75009 Paris
Tél. 48 74 56 18 - 48 74 85 83

Cette association met à votre disposition ses installations (refaites à neuf) pour ceux désirant venir à Paris. A côté de l'Amicale - Métro Trinité, Saint-Lazare, Blanche

RESERVATION OBLIGATOIRE

Une vingtaine de chambres, avec cabinet de toilette et douche de 125 F à 165 F T.T.C. Petit déjeuner : 18 F RESTAURANT : (midi) 75 F - (soir) 60 F Service compris, sauf boisson.

Nous engageons vivement nos camarades à profiter de cette offre. Il y a aussi des salles de réunions.

◆ Un court séjour en octobre m'autorise à vous dire tout le bien que je pense de cette Maison, accueil et services. J. T.

Adieu Mimile...

Au téléphone, la voix de Marcel MOURIER, notre trésorier : « Je t'annonce une bien triste nouvelle : Emilel GEHIN est décédé ! » La foudre eut tombé à mes pieds que je n'aurais pas été plus atterré. Quoi, Mimile (on lui a toujours donné ce diminutif) est mort ?... Mais il était, il y a une quinzaine de jours aux obsèques de notre regretté ami REIN, représentant l'Amicale VB-X A, B, C avec Pierre PONROY et René SCHROEDER... et il était en parfaite santé ! Rien ne pouvait laisser prévoir une fin si brutale.

Victime, comme beaucoup d'entre nous, les P.G., d'un infarctus, hélas mortel. Il était en vacances chez son fils Michel, à Montesquiou dans le Gers, lorsque l'accident est survenu. Il est mort entouré de tous les siens, de son épouse Paulette, si attentive, si vigilante auprès de son « Mimile », de ses enfants et de ses petits-enfants. Toute la famille rassemblée autour du chef de famille...

Nous savons que l'éloignement de ses enfants lui causait quelques soucis. Bien sûr, la condition sociale de son fils Michel le rassurait et il était fier de ses petits-enfants ; comme il le disait : « Je suis un père et un papy comblés ! ». Il repose maintenant au cimetière de Montesquiou, près de la maison familiale, son dernier vœu... Adieu Mimile !

Au Stalag VB, Emilel GEHIN fut affecté au Bureau des lettres et colis. Il rendit de nombreux services à ses camarades P.G. en détournant la correspondance qui ne devait point passer à la Censure et en catimini distribuait aux intimes lettres et cartes, dérobées à la poste allemande, pour leur correspondance. Féru de danses anciennes et modernes (tango, charleston, valse, etc) il mit sur pied un numéro de danseurs argentins avec Christian GIRON comme partenaire. Ce numéro s'avéra si brillant que le directeur de la troupe du

Suite page suivante.

stalag l'inséra dans ses programmes. Ce fut une parfaite réussite. Sa libération en 1944 mit fin au numéro des danseurs.

Dès sa libération, à Paris, il se mit en relation avec le Centre d'entraide de la Chaussée d'Antin où il retrouva des anciens P.G. du Stalag V.B. Le 28 octobre 1945, dans la Salle des Ingénieurs Civils, rue Blanche, à Paris, se tint devant quelque 200 rapatriés, la première Assemblée Générale de l'Amicale du Stalag V.B. A la suite des élections des membres du Bureau, le 6 novembre 1945, Emile GEHIN est élu trésorier de l'Amicale V.B... et depuis son mandat a toujours été renouvelé.

Pour notre Amicale, Mimile a donné généreusement quarante années de sa vie. Avec une poignée de camarades aussi férus que lui de cet « esprit prisonnier » que certains « civils » daubèrent tant et plus, il mena, sans arrêt, le bon combat de l'entraide.

Trésorier modèle, ses rapports financiers annuels emportaient l'adhésion de tous. Il a su, dans sa fonction, se faire aider par des camarades en qui il avait toute confiance. Ses adjoints Julien DUEZ et André PETERSEN lui apportaient une aide précieuse et efficace. Il savait leur rendre un hommage mérité et vantait les qualités de ses fidèles collaborateurs et leur décernait, à chaque assemblée générale, les lauriers que ses deux amis méritaient.

Les années s'ajoutant aux années, un jour, à l'approche des 75 ans, ce vieux lutteur senti venir la lassitude. Il rendit son maroquin. Il voulait jouir pleinement de la vie, sans ce carcan qui le ramenait toujours à l'Amicale; voyager, aller et venir, voir sa famille, ses amis... et il appela Marcel MOURIER pour le remplacer. Ce passage du témoin se fit sans heurts, entre amis. Il aida Marcel de ses conseils si précieux et vit avec satisfaction que l'élève suivait la ligne du maître. Mimile

pouvait partir, le cœur joyeux, l'esprit léger, pour Montsequiou... sa belle oasis!

Hélas, c'était un voyage sans retour. Cher vieux copain, tu nous laisses désespérés par ce départ brutal. Tu vas manquer beaucoup à notre amitié... une amitié de 40 ans! Dans nos réunions, qui se font de plus en plus lointaines, ton souvenir sera ta présence près de nous.

Et vous, chère Paulette, chère amie, qui venez de perdre votre compagnon fidèle, permettez aux amis de Mimile, de venir près de vous pour partager votre peine afin qu'elle soit plus légère. Puisse le temps apporter l'apaisement à votre grande douleur et recevez avec notre amitié nos sincères condoléances.

Adieu l'Emile, je t'aimais bien, tu sais...

H. PERRON.

Sur la colline inspirée le 12 septembre 1989

Sous l'égide de l'Union nationale des amicales de camps de prisonniers de guerre, s'est déroulé sur la colline de SION, chère à Maurice Barrès, le 12 septembre 1989, le rassemblement de plus de 500 anciens prisonniers de guerre, venus de nombreuses communes de France; certains s'étaient déplacés de très loin, un couple venu de Bretagne par exemple.

L'U.N.A.C. doit cette réunion à un seul homme qu'il faut nommer tant son dévouement a été grand puisqu'il a tout organisé et parfaitement maîtrisé la manifestation durant toute la journée. Ce camarade ainsi mis à l'honneur est Robert DEVILLE, ancien du Stalag III D.

Le problème de l'accueil et du repas en commun de plus de trois cents convives fut résolu à la satisfaction de tous, même des retardataires.

N'oublions pas les veuves venues elles aussi très nombreuses.

Pas de cloisonnement dans les groupes des différents stalags. Tout le monde était réuni d'un même cœur à l'assemblée générale où le président Marcel SIMONNEAU fut chaleureusement applaudi après une allocution brillante qui a sensibilisé les uns et les autres en rappelant les services consentis par les soldats de 39-40. Il a d'autre part rappelé la nécessité de s'unir de plus en plus après le départ, inévitable, des uns et des autres au fil des années.

La messe qui suivait, célébrée dans la basilique par M. le chanoine Pierre LAURENT, un ancien de l'Oflag XVII, avait attiré la grande foule.

L'émotion fut à son comble lorsque le chanoine LAURENT, dans son homélie, développa le thème du soldat de 39-40, à l'occasion du cinquantenaire de la déclaration de guerre.

Grâce à sa bienveillante compréhension le prédicateur a bien voulu nous confier l'écrit de son sermon, dont nos lecteurs trouveront le texte ci-dessous. Merci de tout cœur au chanoine LAURENT, au président SIMONNEAU et à Robert DEVILLE pour cette journée particulièrement heureuse et tout à l'honneur de l'Union nationale des amicales de camp, à laquelle nos stalags V.B et X A, B, C sont rattachés.

P. DURAND.

HOMÉLIE DE LA MESSE A SION, LORS DU RASSEMBLEMENT DES P.G., LE 12 SEPTEMBRE 1989

En cette basilique, si chère au cœur des Lorrains, sous le regard de Notre-Dame de Sion, nous venons de vivre une joyeuse matinée de retrouvailles, dans l'amitié fraternelle et l'écoute attentive des paroles si réconfortantes de nos responsables.

Nous venons maintenant, dans notre messe, rencontrer Dieu, pour lui offrir une fois de plus, mais avec plus de ferveur que jamais, en ce cinquantenaire de la déclaration de guerre, ce que nous avons durement vécu dans les 6 années 39-45, pour lui offrir aussi ce que nous devons vivre maintenant, sans oublier, dans notre prière, les camarades qui nous ont quittés.

Ce que nous avons vécu, il y a 50 ans! Rappelez-vous : en ce mois de septembre 1939, nous étions brusquement devenus des guerriers. Non pas des guerriers par vocation, par idéal, comme ceux qui choisissent le métier des armes, pour donner au pays la force nécessaire pour sa liberté, tant que la sagesse ne gouvernera pas l'humanité. Nous n'étions pas non plus des guerriers par plaisir, qui aiment le baroud, comme ceux qui se vendent comme mercenaires,

partout où il y a des coups à donner et de l'argent à gagner. Nous étions seulement des guerriers par devoir, par conscience, pour l'amour de la sauvegarde de notre Patrie. Devant les ambitions démentielles de l'ogre hitlérien, qui dévorait l'un après l'autre les peuples de l'Europe : l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, le 3 septembre 1939 la France et l'Angleterre sentant la menace s'étaient dressées pour arrêter ce brigandage barbare.

Avec le recul du temps, nous restons tous, j'en suis sûr, dans l'émerveillement, en revoyant le calme, le sérieux, la discipline avec lesquels nous avons tous répondu sans faillir à l'ordre de mobilisation. Sans enthousiasme, mais résolu, déterminés, nous avons quitté notre maison, notre famille, notre travail pour devenir les guerriers du devoir, les défenseurs du droit. Nous avons agi en hommes libres, obéissant à leur conscience. Cela, il ne faut jamais l'oublier, il faut toujours nous le redire. Sans forfanterie, sans même nous en rendre compte, nous avons fait preuve d'une grandeur d'âme magnifique, inscrite à jamais au grand livre de Dieu.

Guerriers par devoir, nous fûmes d'abord de drôles de guerriers, puisque jusqu'au 10 mai 40, ce fut la drôle de guerre. N'ayant pas à combattre, sauf les escarmouches des corps francs, nous avons coulé du béton, planté des rails contre les chars, aménagé les champs de tir. Nous avons organisé nos cantonnements dans les villages frontaliers, dont les malheureux habitants avaient été évacués en hâte, souvent avec des cris et des larmes. Personnellement je me rappelle cet inspecteur d'académie qui venait d'assister avec moi, à l'horrible spectacle d'une jeune maman et de ses quatre petits enfants, arrachés à leur maison et hurlant de douleur. Il me disait, les larmes aux yeux : « M. l'Abbé, c'est le vernis de la civilisation qui s'écaille », la phrase était bien tournée, mais le sens était terrible.

Soudain, le 10 mai, la vraie guerre éclata avec les sirènes déchirantes des stukas, ces bombardiers en piqué, avec le tonnerre des canons. Avec conscience, durant 6 semaines, nous avons tenu le choc sur la ligne Maginot. Mais devant l'écrasante supériorité de l'ennemi, ordre fut donné de quitter les positions. Ce fut la retraite, et bientôt la débâcle de nos armées, reculant sur les routes encombrées de civils fuyant l'envahisseur. Le piège alors se referma et nous fûmes 1 800 000 soldats faits prisonniers, la rage au cœur, et bientôt expédiés dans les camps de captivité. Aujourd'hui à 50 ans de distance, nous revoyons notre jeunesse derrière les barbelés et les miradors, ces appels interminables où nos geôliers nous comptaient et nous recomptaient sans cesse, la terrible misère de nos premiers mois de P.G., avec la faim, les poux, la dysenterie, l'inquiétude mortelle qui nous rongeaient le cœur pour nos familles et notre patrie... Bien sûr, au fil des jours, avec la légendaire débrouillardise des français, nous avons essayé de remédier tant bien que mal à notre misérable situation pour la rendre plus supportable. Mais le grand soutien de ces années de captivité, ce fut la merveilleuse amitié qui s'établit entre nous, cette fraternité dont la source et la valeur sont divines, qui reste à jamais gravée dans nos cœurs et dont nous donnons encore aujourd'hui un si beau témoignage.

En ce jour, dans cette basilique de Sion, nous voulons faire une fois de plus, de toutes nos souffrances, de tous nos sacrifices, de toute notre amitié, une gerbe magnifique que nous présentons à Dieu, pour le remercier de nous avoir protégés, pour lui remettre plus profondément toute notre vie, pour lui demander de veiller toujours sur nous, sur nos familles, notre patrie et toute l'humanité.

La libération était venue avec sa joie immense.

Mais la fin de la guerre, comme on l'a souvent dit, c'était la fin d'un monde. Un monde nouveau allait naître, dès le retour dans nos foyers, un monde nouveau dont l'évolution allait se précipitant de jour en jour et qui aujourd'hui est loin d'être terminée. Les foudroyants progrès scientifiques transformaient les conditions matérielles de la vie : à la maison avec le réfrigérateur, la télévision, la voiture et le reste; dans l'industrie avec les nouveaux modes de production, le robot, l'ordinateur, dans le monde agricole avec la mécanisation gigantesque et si coûteuse.

Mais plus que ces transformations matérielles, nous avons assisté à un changement bouleversant des mentalités chez les jeunes générations qui montaient. Ils avaient une autre façon de concevoir le sens de la vie, l'amour, la famille, les relations humaines, la course à l'argent, tandis que les fléaux de la drogue, du sexe, de la délinquance se faisaient envahissants. Tout cela nous apparaissait si contraire aux valeurs que nous avaient inculquées notre éducation familiale, notre éducation scolaire, notre éducation religieuse. Beaucoup parmi nous se sont trouvés désespérés, certains ont succombé à la tentation de condamner en bloc ce monde nouveau. Nous avons tort. Dieu est présent dans le monde d'aujourd'hui, comme il est présent dans le monde d'hier et il l'aime. Il nous demande seulement de participer à la construction de ce monde nouveau, en y tenant notre place d'adultes, aujourd'hui d'anciens, en vivant intensément les valeurs éternelles de la civilisation chrétienne : l'amour de la famille, du travail consciencieux, le goût de l'effort, la modération dans les jouissances terrestres, l'accueil amical des jeunes.

Parvenus aujourd'hui à l'âge de la sagesse, restons des hommes de Foi et d'espérance, dans la fidélité à l'Évangile, notre exemple comptera beaucoup plus que nos paroles, pour l'avènement d'un monde meilleur, comme Dieu le désire pour ses enfants. Nous les anciens guerriers par devoir, soyons surtout des hommes de paix, tandis que s'éveille, dans une lueur encore faible mais prometteuse, la réconciliation des peuples dans une Europe unie.

Malgré nos forces déclinantes, Dieu compte sur nous. Tant qu'un souffle de vie nous animera, nous ne serons jamais des êtres inutiles dans la vie de l'humanité qui continue.

Seigneur, nous t'apportons tout ce que nous avons vécu dans la guerre et la captivité. Nous t'apportons ce que tu nous demandes de vivre dans la paix, aujourd'hui. Mais en même temps, dans notre offrande de prière, nous ne voulons pas oublier nos camarades qui ne sont plus : les morts en combattant, les morts en captivité sous les bombardements ou dans les hôpitaux, nos camarades ou leurs épouses morts depuis la libération. Nous te demandons instamment de les accueillir dans le bonheur de ton Royaume. Amen.

Chanoine Pierre LAURENT,
né en 1913. Oflag III D.

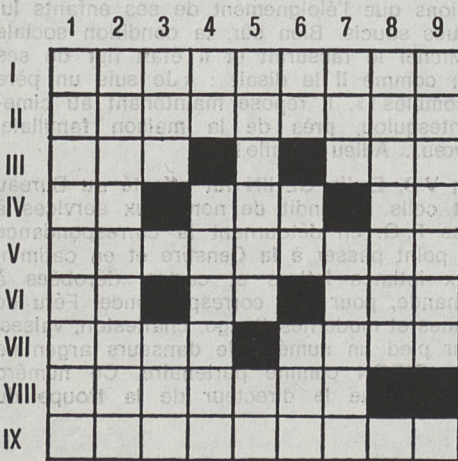
« Je remercie vivement M. Pierre DURAND pour le travail dactylographié qu'il a bien voulu effectuer. Je recevrai avec plaisir votre bulletin (!) quand il paraîtra.

Merci, cher camarade, et veuillez croire aux liens fraternels que la même captivité a établis entre tous les P.G. »

P. LAURENT.

Suite des témoignages sur 1939 au prochain numéro.

Mots croisés n° 457 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Large voie de circulation. — II. - Effacée et usée progressivement par le temps. — III. - Utilise. - Un des quatre. — IV. - Pronom. - Regarda. - Interjection méridionale. — V. - Leurs corps représentent l'ensemble du personnel de la marine. — VI. - Celé. - A plusieurs faces. - Trois fois à l'envers. — VII. - Quand elle est près du bonnet on se fâche facilement. - Calme et pondéré. — VIII. - Quand les difficultés le sont, elles sont dures à surmonter. — IX. - Anomalie visuelle qui peut être convergente ou divergente.

VERTICALEMENT :

1. - Fautes stupides que l'on peut également digérer. — 2. - Se dit d'un cours d'eau qui coule dans le sens inverse du pendage des couches. — 3. - En le regardant de bas en haut son cœur l'a choisi. - Maître du tonnerre. — 4. - 576 mètres en Chine. - Boira à la bouteille jusqu'à la dernière goutte. — 5. - Blesse ou tue à l'arme blanche. - Imbu de soi-même sans queue ni tête. — 6. - Exclamation marseillaise. - Doublé par sa petite nièce. - Tellement bavard qu'elle mélange tout, même son nom. — 7. - Petite surface. - Criminologiste autrichien qui crée « Interpol ». — 8. - Elles ne sont pas parties. — 9. - A en horreur.

Solution en dernière page.

NOTE

Le Conseil Général de Seine Saint-Denis a décidé d'étendre le bénéfice du transport gratuit sur les réseaux de la Régie Autonome des Transports Parisiens et de la Société Nationale des Chemins de Fer Français (banlieue) aux : **anciens combattants âgés de 65 ans et plus.**

Renseignements dans les mairies (social).

1990

C'est le moment de penser
à votre COTISATION annuelle !

NE TARDEZ PAS. MERCI

◆ LYON. Le Groupement Lyonnais des Amicales de Camps tiendra son congrès en 1990 les mercredi 2 mai et jeudi 3 mai.

Service militaire et histoire

Un très vieux débat est sur le point de rebondir : armée de conscription ou armée de métier. Les progrès techniques en matière d'armement justifieraient, dit-on, l'établissement de l'armée de métier et donc l'abandon du service militaire, devenu service national, auquel, par le jeu de moyens très différenciés, un tiers environ des Français échappe aujourd'hui. Le principe d'égalité devant la loi a toujours supporté des « exceptions », même quand le danger aux frontières exigeait plus de civisme et de résolution. En cette fin de siècle, l'éloignement apparent de risque de conflit conforte tout naturellement l'attitude de rejet du service obligatoire individuel et son remplacement par une armée dite « de métier »...

L'opposition entre les deux formes de défense nationale a toujours suscité et suscitera encore bien des passions, tant l'enjeu reste considérable dans une démocratie comme la nôtre.

Le 17 novembre 1851, le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, prononça un discours pour s'opposer à une proposition de loi qui donnait au président de l'Assemblée Législative le droit de recourir à la force armée. Le général défendait la théorie de l'obéissance passive contre celle des baïonnettes intelligentes.

Déjà en 1834 Laménais avait dénoncé cette théorie qui consiste à transformer les fils du peuple en les soumettant « à une loi qui s'appellera « Obéissance passive » et dont la devise : « Honneur et Fidélité » sera la référence suprême...

Accepter de défendre sa Patrie, à quelque condition que ce soit, ne serait-ce pas le premier devoir d'un citoyen conscient et responsable ? A la veille du conflit de 1914, cela ne faisait guère de doute si l'on en croit les deux lettres ci-après, écrites par des mères de famille, publiées par la Revue Française dans son numéro du 20 juillet 1913. Le patriotisme qui s'en dégage dérive-t-il de la seule proximité « géographique » du danger ou témoigne-t-il au contraire d'un sentiment plus général ? Qui, aujourd'hui, penserait, écrirait de la sorte ? Ces lettres parmi d'autres sont signées de leur auteur, précise le directeur de la publication dans son éditorial de présentation. Les voix dans leur vérité toute simple, qui surprendra ceux pour qui l'amour de la Patrie est une valeur surannée...

D'une Vosgienne qui habite les environs de Donrémy :

« Monsieur,

Vous demandez aux mères des futurs conscrits pourquoi elles acceptent la loi de trois ans. Pour mon compte, je vous répons : je l'accepte parce qu'elle est nécessaire, parce que je ne veux pas être Prussienne un jour, surtout parce que je ne veux pas que mon fils devienne un soldat prussien. Rien qu'à cette pensée mon cœur se serre. Il me semble qu'il n'y aurait plus pour nous ni fête ni joie. Ah ! si tous ceux qui s'élèvent contre cette loi de trois ans étaient, comme nous, voisins de l'Allemagne, ils n'auraient pas les mêmes sentiments !

Il en coûte, il est vrai, de se séparer de ses enfants pour si longtemps ; il en coûte même beaucoup pécuniairement, surtout à de pauvres cultivateurs et ouvriers ; mais, remarquez-le, ce ne sont pas ceux-là qui chercheront le plus à éviter la caserne pour leurs fils : ils ne se plaignent même pas.

Puisqu'il n'y a que la loi de trois ans pour nous permettre de nous mesurer hardiment avec l'Allemagne, nous l'acceptons et nous accepterons jusqu'au bout tous les sacrifices qu'il faudra faire pour rester Français.

Je suis sûre que vous m'avez comprise, Monsieur, permettez-moi, etc... »

Cette autre lettre est de la femme d'un industriel :

« Monsieur,

Votre article m'a émue et je suis heureuse de vous dire mon avis. De tout cœur, je veux que mes fils fassent trois ans et je suis fière qu'ils soient utiles à la patrie. J'ai quatorze enfants, neuf garçons, cinq filles, tous en parfaite santé.

Je dis souvent cette prière : « Mon Dieu, donnez à toutes les femmes françaises le courage d'élever une nombreuse famille ; donnez-nous des fils virils, de vrais Français ; donnez-moi encore des enfants ; mais sauvez la France ; rendez-nous la foi et la victoire ».

Pensez-vous que je sois la seule mère à prier ainsi ?

Recevez, Monsieur, etc... »

J. T.

NOVEMBRE - COMPLAINTE DES SOLDATS MORTS

par Simone HUBERT-DELISLE, de D.R.A.C.

Nous sommes les soldats morts de toutes les batailles, dans les noirs trous d'obus, sous un ciel de mitraille, sur un lit d'hôpital en une agonie lente bercés par la douceur d'une blanche infirmière...

Nous n'avons pas connu l'ivresse des victoires, le sourire extasié de la femme, au retour, mais seulement l'horreur et le sang de la tuerie dernière...

Nous sommes les soldats morts de toutes les batailles. Nous n'avons pas connu les cloches de la paix, mais seulement l'âpre voix de la mitraille sifflant à nos oreilles...

Nous sommes les soldats morts, sans nom et sans visage, perdus dans les ossuaires, et dont les os mêlés n'ont plus même de patrie ! Nous dormons côte à côte avec nos ennemis. Nous avons fécondé tous les sols de notre sang, et les pantalons rouges, et les vareuses bleues, les uniformes verts et les bérets kaki, ont perdu leur couleur pour la couleur de terre...

Nous sommes les soldats morts des combats aériens, là-haut, dans les étoiles. Nous avons vu la mort comme un grand oiseau noir, et le fer et le feu ont tordu nos entrailles...

Nous sommes les soldats morts dans le cercueil obscur des coques de sous-marins, et les ensevelis des grands navires coulés. Nous n'avons pas connu la douceur de la terre recevant ceux qui tombent. Nous restons éternelles épaves, prisonniers de la mer et toujours ballottés...

Nous sommes les soldats morts sur la terre étrangère, sans autre horizon que celui d'un stalag...

Nous sommes les soldats morts sans aucun uniforme, les traqués, fusillés dans la pâleur de l'aube, ou tombés, lamentables, dans les camps de la mort. Nous sommes les morts sans gloire, épuisés, torturés, les bagnards en costume rayé, ceux qui sont morts de froid et de faim, de misère et de coups...

Nous sommes les soldats morts dans le vent des rizières, pour une Patrie lointaine et qui nous méconnaît, sans même la douceur de nos horizons clairs...

Nous sommes les soldats morts dans le vent du désert, les morts des lâches embuscades, poignardés par derrière, les morts assassinés dans les palmeries blondes...

Nous sommes les soldats de toutes les batailles... pour qui sonnent les glas des services funèbres et l'envol des clairons... ceux aussi qu'on oublie dans les cimetières du front...

Mais notre âme frémit dans les plis des drapeaux, et tremble dans la flamme sous une arche de gloire...

Et lorsque vous venez sous les voûtes de l'Arc, c'est nous tous qui sommes là et dormons dans la gloire, et c'est nous qui restons les vivants éternels...

Nous sommes les soldats morts de toutes les batailles...

Simone HUBERT-DELISLE.

(J.D.C., n° 2100)

PAS LES MAINS DANS LES POCHEs...

Il est arrivé à Eux et Nous de dire, dans le passé, combien il était choquant de voir, sur les stades, les joueurs de nos équipes nationales — foot et rugby — s'agiter fébrilement durant les huit ou dix minutes durant lesquelles une musique militaire de service exécute les hymnes nationaux.

Il nous a semblé, dans les derniers mois — tout au moins en ce qui concerne le rugby —, que l'attitude de nos athlètes s'était, à ce point de vue, sensiblement améliorée.

Sans s'astreindre encore à un alignement impeccable et à un garde-à-vous figé, nos champions du ballon ovale ont adopté une attitude qui peut être qualifiée de décente : enlacés les uns aux autres par les bras posés sur les épaules de leurs voisins immédiats, les joueurs forment un cercle à peu près parfait et restent immobiles.

C'est notablement mieux que les trépignements individuels auxquels ils se livraient jusqu'ici.

Dont acte pour le rugby.

Reste le football où l'on continue à ignorer le garde-à-vous et à ne pas dominer une nervosité qui, pour explicable qu'elle soit avant un match important, n'a pas sa place en la circonstance.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

La maîtrise de soi ne doit-elle pas être la première qualité d'un sportif ?

Tout autant que, dans un autre domaine, le respect du drapeau et de l'hymne national s'impose, en règle absolue, à tout citoyen digne de ce nom.

Il est loin, malheureusement, d'en être ainsi. Et combien d'entre nous n'ont-ils pas vu, à l'occasion d'une prise d'armes ou d'une cérémonie patriotique, des têtes oubliant de se découvrir au passage des drapeaux qui précèdent un défilé, ou même — ce qui n'est pas moins grave —, durant le déchirant appel de la sonnerie « aux Morts » ?

Si l'idée nous est venue de retenir à ce sujet l'attention de nos lecteurs, c'est à la suite d'une circonstance très actuelle.

Nous assistions tout récemment (30 avril), dans un gros bourg de nos chères Vosges, à l'hommage officiel rendu par les autorités locales aux Victimes de la Déportation.

Comme partout, la cérémonie avait lieu devant le monument aux Morts de la commune situé, comme partout également, à proximité de l'église.

Comme partout aussi, le dépôt de gerbes coïncidait — c'était réglé pour cela — avec la sortie de la messe dominicale.

Un public assez dense se trouvait donc, à l'heure fixée, derrière les officiels flanqués des drapeaux des associations, des pompiers et de la clique locale (quelques clairons et deux tambours).

La cérémonie se déroula suivant le protocole traditionnel : sonneries, dépôt de gerbes, minutes de silence, dislocation.

Toutes les têtes masculines, ici, se trouvaient découvertes mais, dans le dos des autorités, à vingt pas du monument, plusieurs groupes de jeunes femmes papotaient séparément, sans la moindre gêne, tandis que leurs enfants s'ébattaient librement, comme dans une cour de récréation, à travers le public recueilli.

Un peu plus loin, les mains dans les poches, une demi-douzaine de jeunes gens très décontractés échangeaient des propos badins entrecoupés de rires.

Pendant ce temps, les clairons pleuraient sur le souvenir des Morts.

La minute de silence qui suivit n'éteignit ni les voix des jeunes femmes, ni la bonne humeur des garçons, ni la dissipation des gamins.

La foule, muette pour soixante secondes, était traversée par le bruit à peine assourdi des conversations, des chuchotements et des rires, comme la mer immobile quand elle échappe vers le rivage les clapotis d'une vague qui vient se dérouler sur le sable.

Les Morts sont morts, hélas !

Ce n'est que maigre justice si les survivants cherchent à entretenir, par des hommages répétés, le souvenir des disparus sacrifiés pour une grande cause.

Mais, à quoi bon ce simulacre de culte si les enfants ne savent pas, dès leur jeune âge, qu'un monument aux Morts n'est pas une aire de jeux ?

Et qui le leur apprendra si leurs mères, quand elles s'y rendent avec eux, oublient elles-mêmes que ce n'est pas non plus un lieu de rencontre où l'on bavarde, mais un mémorial qui commande le respect et devant lequel, à dix-huit ans, on ne garde pas les mains dans ses poches...

Eux et Nous - Mai 1989.

Préface à la brochure illustrée : « D'Henry DUNANT A LA CROIX-ROUGE d'aujourd'hui ».

(Reproduction autorisée par la Direction de la Communication - Lettre SB/C.C., du 28 mars 1989).

La Croix-Rouge naquit de la vision hallucinante d'un champ de bataille jonché, au matin d'un jour de juin 1859, de milliers de morts sans sépulture et de blessés subissant d'atroces souffrances.

Cette vision bouleversa un citoyen genevois témoin, par hasard, de ce calvaire. Frappé d'une immense pitié, il tenta d'apporter aux blessés une atténuation à leurs indicibles souffrances.

Tout en consolant et en soignant, il réfléchit aux causes de cette incroyable misère humaine privée de toute aide essentielle et décide d'alerter ses contemporains par un livre qui fit sensation : « Un souvenir de Solferino ».

Bien des écrivains avaient, avant lui, décrit les horreurs des champs de bataille, mais Henry Dunant seul a trouvé les accents qui réveillent la conscience humaine.

Le génie prophétique d'Henry Dunant se résume dans les deux questions servant de conclusion à ce livre ayant bouleversé le monde : « N'y aurait-il pas moyen, pendant une époque de paix et de tranquillité, de constituer des sociétés de secours dont le but serait de faire donner des soins aux blessés, en temps de guerre, par des volontaires zélés, dévoués et bien qualifiés pour une pareille œuvre ? »

La réponse du monde à ces questions fut la création, en 1863, de la Croix-Rouge.

Dunant est bien conscient de ce que semblable organisation ne pourra fonctionner efficacement sans une reconnaissance et une protection particulières.

C'est pourquoi : « Ne serait-il pas à souhaiter (...) qu'on profite (d'un congrès) pour formuler quelque principe international, conventionnel et sacré, lequel, une fois agréé et ratifié, servirait de base à des sociétés de secours pour les blessés dans les divers pays d'Europe ? »

Ce vœu fut exaucé par la « 1^{re} Convention de Genève » signée, en cette ville, en 1864.

Il fallait vraiment le génie prophétique, l'audace et la foi (qui déplace les montagnes) de Dunant pour concevoir une organisation de secours aux blessés sur les champs de bataille et d'en baser la création sur un traité international et permanent.

Il trouve un écho et un soutien, à Genève, auprès du Général Dufour, mais surtout auprès de Gustave Moynier, Président de la « Société Genevoise d'utilité publique » et auprès des docteurs Appia et Maunoir.

Sa voix est également entendue hors des frontières de la Suisse. Elle fut rapidement répercutée par le docteur Basting aux Pays-Bas, en Espagne, en France, en Russie et dans les Etats fédérés allemands et bientôt partout dans le monde.

Henry Dunant est vraiment un apôtre de la paix. Il écrit dans ses « Mémoires » : « Initier les peuples aux idées humanitaires, mettre sous les yeux de tous les horreurs qui résultent des rancoeurs, de la haine et de la destruction, auront pour effet de rendre plus difficile voire impossible ce fléau qu'est la guerre ».

Henry Dunant fut le diffuseur d'un immense espoir en un monde meilleur dans lequel tous les hommes se retrouveraient fraternellement réunis par-dessus toutes luttes de classes, de races, de nations. Un monde dont la guerre serait exclue définitivement et où l'espoir renaitrait sans cesse. Puisse cette biographie contribuer à cet immense projet humaniste !

Alexandre HAY,
Président du Comité International de la Croix-Rouge.

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous
L'ORMEAU

EN SAVOIE - SEPTEMBRE 1989

Quelques « Anciens d'Ulm » et amis, fidèles au souvenir de leur ancien aumônier Antoine DERISOUD, décédé en 1981, se sont rendus sur sa tombe, s'y recueillir et évoquer le souvenir de cet homme de Dieu. Pendant cinq ans, Antoine apportait le réconfort, le courage d'espérer.

Cet homme au regard franc, si fier de sa Savoie natale, savait deviner l'anxiété du camarade qui venait se confier à lui. Il savait l'écouter; son regard ne se durcissait jamais; il comprenait TOUT, excusant ses faiblesses, lui accordant le pardon, calmant son découragement, la main toujours tendue vers celui qui s'y accrochait pour ne plus la quitter.

Antoine, tu nous manques encore plus aujourd'hui.

C'est pourquoi, devant cette tombe où tu reposes à jamais, nous venons, dans un sanglot te dire : « Merci, Antoine. Dors en paix. Tes camarades du temps passé ne t'oublieront jamais ».

Lucien VIALARD - Julien DUEZ.
Anciens d'Ulm.

A LESCHERAINES, DU 5 AU 8 SEPTEMBRE 1989

Nos amis Julien et Ginette DUEZ avaient organisé ce Pèlerinage du Souvenir à Antoine DERISOUD, décédé en 1981, après avoir contacté la famille RIGOT-DERISOUD, tant à Usinens qu'à Vanzy.

Chacun sait que Lescheraines est pour beaucoup de camarades et amis le port d'attache des rencontres, la plaque tournante de la Savoie, l'accueil toujours chaleureux de nos amis DUEZ, spontané, plein d'amitié.

Une soirée très sympathique, malgré un nuage de mélancolie, de tristesse. Un grand manquant qui devait être des nôtres : Roger REIN, décédé un mois avant. Courageuse, surmontant sa peine, Paulette REIN montrait par sa présence que Roger était toujours avec nous. Marie COURTIER l'accompagnait. Nos amis Belges Marcel et Aline BELMANS, Thérèse DENIS, Emile LEGRAIN, Edmond et Suzanne RAFFIN, de Chambéry, nos amis Louis JEANTET, de Seyssel, Roger HADJADJ, de Montaliou.

La soirée s'achevait devant un feu de bois « plein d'étincelles ». La fraîcheur se faisait sentir. L'automne n'était plus très loin. Mais la joie des retrouvailles apportait à nos cœurs ce réchauffement que forge notre indéfectible amitié.

● Mercredi 6 septembre à Vanzy :

11 heures. La messe du souvenir est célébrée dans la simplicité par M. le Curé de Vanzy, ami de la famille RIGOT-DERISOUD. Une messe comme l'aurait aimée Antoine, simple, émouvante, devant la famille, de nombreux camarades et amis.

La cérémonie terminée, le petit groupe se rend au cimetière pour s'y recueillir et fleurir la dalle de marbre. Une minute de silence est observée. Le soleil, un instant voilé, souriait à nouveau, séchant nos larmes. La vie reprenait sa course, mais nos cœurs restaient tristes.

● Frangy, 13 heures.

C'est à l'Hôtel Moderne qu'avait lieu le déjeuner préparé avec soin par l'hôtelier. L'atmosphère se détendait. L'amitié reprenait le dessus. Le sourire revenait. Une douloureuse page de vie était tournée.

Après le repas, un circuit s'imposait au barrage de Génissiat pour admirer cette œuvre de géants, laissant les visiteurs pleins d'admiration.

De retour, c'est au Marteret, berceau de la famille DERISOUD-RIGOT que se terminait cette journée, devant une « Raclette » préparée avec soin par « les fées du logis ». Un régal qu'on ne résume pas !

La fatigue se faisant sentir, chacun de regagner son gîte : à Unisens chez Odette RIGOT, au Marteret chez Félix DERISOUD, à Seyssel chez Louis JEANTOT, où de bons lits nous attendaient après une journée bien remplie.

● Jeudi. 12 h 30. Retour au Marteret pour le déjeuner familial, préparé toujours par les « fées du logis ». Adieu régime, adieu la ligne ! Le résumer serait indigne, de peur d'en oublier. Les « fées » se sont surpassées, une fois de plus.

Le temps a passé trop vite, il faut se séparer, le cœur gros. Les mouchoirs s'agitent. On s'essuie les yeux. Tout était parfait. Merci encore, « Comme Antoine devait être heureux ! »

Le lendemain, de retour à Lescheraines, il fallait aussi se quitter après ces bons moments et émotions. Nos amis belges regagnaient la Belgique, Paulette REIN et Marie COURTIER reprenaient le T.G.V. pour Paris et chacun de nous de revivre ces moments pleins de souvenirs, de joie, de peine aussi. Mais tous heureux de s'être retrouvés, une fois encore, réconfortés, malgré les années qui passent si vite à présent.

Mais ce n'est qu'un « Au revoir » !

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

ANTOINE

Que ta Savoie est belle. Comment peut-on imaginer Alors que s'envolent les hirondelles Que l'automne ne saurait tarder.

Que ta Savoie est belle, quand l'hiver descend son manteau blanc Recouvrant les vallons et les plaines Jusqu'à sa Majesté Le Mont-Blanc.

Que ta Savoie est belle, et pourtant ce soir-là Au fond de la vallée, tristement sonna le glas Tu nous quittais rappelé par le Père qui t'avait choisi Laisant nos cœurs pleins de tristesse... et meurtris.

Sept. 89 - L. V.



Quelques brèves nouvelles...

— Un petit mot de nos amis ROBERT de retour de leur expédition dans les Vosges. Notre ami Bernard se retrouve les reins bloqués et la colonne vertébrale en piteux état. Après radio, scanner : « C'est l'âge, hélas, le grand responsable de ces maux », me dit-il. Meilleure santé ami.

— Je vous apprends une très mauvaise nouvelle : la disparition, à l'âge de 84 ans de notre camarade PARUELLE, des suites d'une longue maladie. Il a beaucoup souffert lors de ses derniers instants. Nous conservons tous un excellent souvenir de notre ami. J'ai transmis à sa compagne les sincères condoléances de tous ses camarades du 604. 33, rue Auber, 14150 Quistrehem).

— Et ce vendredi 13 octobre, un coup de fil de nos amis ROBERT, rentrés à Nice après leur escapade dans les Vosges, ainsi que je l'ai signalé au début de mon article. Mais la santé de notre ami Bernard s'étant aggravée brusquement (quintes de toux, étouffement, infection pulmonaire) un séjour à l'hôpital s'est révélé indispensable. Après quelques jours d'hospitalisation, il est maintenant de retour à la maison. Souhaitons-lui une guérison totale.

Voici la fin de l'année 1989. Pensez à votre cotisation 1990. Au 604 on est aussi Amicaliste ! Et selon vos besoins, soyez généreux, comme toujours !

Au mois prochain, les amis. Mon bon souvenir à tous... et bonne santé.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag IB puis XB.

1990

C'est le moment de penser
à votre COTISATION annuelle !
NE TARDEZ PAS. MERCI

La Gazette de Heide

Dans le Lien de septembre, l'historien Roger BRUGE écrit ce qui suit : « A la fin des hostilités, le ministre de la guerre demanda aux officiers à leur retour de captivité en 1945, de rédiger un compte rendu, sous forme de rapport officiel, sur les opérations auxquelles ils avaient participé en 39-45. Mais hélas ce fut souvent lettre morte et, comme le ministre n'insista pas vraiment, la majorité négligea ce travail ».

Cependant, un capitaine de mon régiment en établit un qui parut dernièrement dans le bulletin de ma division NA. Ce qui est écrit je l'ai vécu et l'ai relaté presque mot pour mot dans mon livre « Les années tristes », quatre ans plus tôt. Ceux qui le possèdent pourront comparer pages 43 à 48. Voici le texte : Extrait du rapport (daté du 24 septembre 1945) du Capitaine BIANCO commandant la Cie de commandement du 13^e RTA.

« 15. Mai. Les Allemands, qui dès la veille ont commencé à s'infiltrer sur les pentes Est de la Dyle ont amené des éléments portés assez nombreux qui s'avancent sur véhicules au plus près. A 6 heures ils commencent une forte préparation sur les pentes et sur nos bataillons en ligne, le 1 et le 3/13, ce dernier sur des pentes bien éclairées et des emplacements que les Allemands ont repérés la veille déjà, sera plus éprouvé. Le bombardement d'artillerie durera jusqu'à 14 heures. Le 40^e RANA prendra à parti des véhicules et des rassemblements, en incendiant plusieurs et causant des pertes sérieuses. Dans la partie sud du quartier du 3/13, le terrain très couvert permet des infiltrations venant du sud. Au sud nous sommes en liaison avec le 11^e Zouaves. Les Allemands trouvent devant Limal un pont de chemin de fer non sauté et l'utiliseront. Vers 13 heures on apprend au PC que des Zouaves se replieraient à l'W de Limal. D'autre part, peu après, arrive le motocycliste de liaison, le tirailleur ROHER, qui annonce qu'une colonne allemande s'est infiltrée jusqu'au PC du 3/13, ferme de La Bourse, et a fait irruption par surprise au PC après un violent bombardement de 105 et fait prisonnier le chef de bataillon et son PC. Quelques éléments du 3/13 se replieraient aussi vers l'W.

Le colonel SEVEZ me convoque et me demande de constituer avec mes éléments disponibles des groupements de combat. Avec les 4 FM de la section motocycliste, les pionniers et les transmissions, je constitue 4 groupements d'une vingtaine d'hommes chacun. Le lieutenant KIRSCHNER et le sous-lieutenant SHREDER prennent chacun un groupement. Les autres sont commandés par des sous-officiers. Le colonel SEVEZ me donne la mission, avec deux de ces groupements et le sous-lieutenant SHREDER, d'occuper d'abord la cote 115 (en arrière de la ferme de La Bourse) c-à-d à l'W, puis d'essayer de rétablir la liaison avec le 3/13. Le capitaine LASFARGUE, de l'EM du régiment reçoit la

ENGELSWIES - MESSKIRCH

49 ans déjà, après notre mois de jeûne à Strasbourg et une dizaine de jours à Villingen pour les formalités, nous arrivions à 12 devant la mairie d'Engelswies où nos 12 employeurs nous attendaient pour choisir leur prisonnier. Le hasard m'a conduit chez Joseph Pfeifer, un paysan qui s'avéra très brave par la suite; il y avait trois filles à la maison dont une travaillait avec le père et moi à la ferme. Les deux fils étaient mobilisés.

Ayant décidé de m'évader, j'ai demandé au maire un changement d'employeur afin de ne pas créer d'ennui à mon brave bauer. Je tombais chez une femme seule avec deux enfants.

Donc 49 ans après je recevais la visite à Varennes de la seconde fille de mon premier patron avec son mari qui fut fait prisonnier en Italie; il transita par l'Angleterre pour revenir en France et y être libéré plusieurs mois après la guerre. J'ai eu également la visite de la troisième fille, elle aussi mariée avec un ancien prisonnier allemand, pris en France et qui termina dans une ferme dans la Marne avant sa libération. Il est resté en contact avec ses employeurs, car il parle et écrit le français à la perfection; 6 jours avant son arrivée à Varennes il venait d'assister à un séminaire de français à Avignon ce qui facilita la conversation avec leurs épouses qui avaient en 1940, 19 et 13 ans!

J'ai donc de nombreuses nouvelles d'Engelswies et je vais vous surprendre en vous disant que la deuxième fille du maire nazi, Dulenkopf, est mariée avec un Français et séjourne à Paris!

Pour les camarades qui ne sont pas retournés là-bas, sachez que notre rue, qui conduisait du kdo à l'école est prolongée vers Inzikofen et donne accès au cimetière et au Parc des Sports.

Paul Häusler, le mari de la troisième fille, celui qui parle bien le français, va me faire un plan du village et vous serez bien aimable de m'adresser d'ici le nouvel an le nom de votre ancien employeur, le plan prendra place avec l'album du kommando, ce qui permettra aux familles de là-bas et à nous de nous resituer, photos à l'appui.

Pendant 4 jours nous avons visité le Pays de Loire, ses châteaux, ses vignobles, ses jardins, ses caves de mousseux, de champignons, etc., et surtout un beau spectacle : une reprise du célèbre Cadre Noir de Saumur.

C'est dans une excellente ambiance que nous nous sommes séparés, en promettant de nous revoir là-bas à Rhordorf, le village de Paul et Gertrude, ainsi qu'à Waldkirch la ville de Rosl et Erwin Mossner, vraisemblablement fin mai ou début juin 1990.

J'ai d'excellentes nouvelles des ménages : ALLI, GUENIOT, LAIGNEL, AUBERT. Je pense rendre une visite à Paul LIEGEON à Vesoul au retour de Waldkirch.

Mes bons souvenirs à tous et une parfaite santé en attendant la nouvelle année pour laquelle je vous adresse mes meilleurs vœux.

Maurice LECOMPTE.

mission avec les deux autres groupements et le lieutenant KIRSCHNER de rétablir la liaison avec le 11^e Zouaves en direction de Limal.

En me portant à la cote 115 avec mon groupement nous évitons de justesse un tir d'artillerie sur les lisières E du bois de Rixenart destiné aux artilleurs du 40^e RNA. Personne à la cote 115. Je cherche à toucher le 3/13 en direction de la ferme de La Bourse. A 200 mètres de la cote 115, je rencontre le lieutenant HERMITTE et l'adjudant-chef MORICE de la CAB3. Ils se sont repliés de la partie N de la ferme de La Bourse à cause de la violence du bombardement et se sont installés plus vers l'W. Ils me confirment que les Allemands sont à la ferme de La Bourse, qu'une arme automatique, à la ferme même, tire sur eux de temps en temps.

Je décide de déborder la ferme par la route qui descend à Limal et qui paraît libre pour rejoindre la 10^e compagnie. Je demande à HERMITTE et à MORICE de m'appuyer de leurs feux. Ils s'avanceront légèrement pour pouvoir mieux tirer à cause des blés. J'apprendrai plus tard que MORICE pris à parti par l'arme allemande a été blessé mortellement. J'arrive par le chemin creux à hauteur de la ferme et nous gagnons en courant une carrière au S-E de l'agglomération. Nous nous glissons en direction de la ferme et les Allemands ont détalé, abandonnant un affût de LMC, un chargeur circulaire, des cartouches en bande que nous rapportons au PC. Les Allemands ont dû voir notre mouvement. Nous restons au plus près de la ferme, qui après le lancement d'une fusée est violemment bombardée. La 10^e compagnie est restée en place plus bas. Nous restons sur nos positions jusqu'au reçu de l'ordre de repli arrivé à 2 heures 15, le 16.

Les Allemands ne réparèrent pas; il a dû s'agir d'un groupe infiltré entre les Zouaves et nous — ou peut-être un groupe parachuté. Des tirailleurs prétendent avoir vu quelques parachutes derrière eux mais... Le capitaine LASFARGUE a poussé jusqu'aux maisons W de Limal, il n'a vu ni Allemand ni Zouave; il installe le reste de son groupement avec KIRSCHNER cote 115.

16 mai. A 3 heures, nous nous replions sur Ohain ».

Voici pour l'Histoire, vieille déjà de 50 ans. Passons maintenant à l'actualité (50+23 = 73) : le nombre de printemps ou d'automnes que je compte à mon actif... Je ne me porte pas trop mal malgré quelques maux dus à l'âge, dont une raideur des doigts, ce qui rend mon écriture illisible. J'ai en plus une vue déficiente et l'oreille un peu dure, à part cela la carcasse est bonne et le moteur, qui a eu quelques problèmes il y a quelques décennies, a l'air de bien remarcher.

J'ai vu Emile ALBRANT lors d'un bref passage à Paris. J'ai eu le plaisir de recevoir mon ami Francis VEINHART et son épouse qui passèrent une journée et

une nuit avec nous. Je leur sais gré de cet effort malgré l'âge et le handicap de Francis.

Recu de Fernand MASSON, le grand voyageur, une carte postale de Yakoutie (Sibérie) sur le fleuve Lena qui par endroit mesure de 7 à 15 km de large! Merci de penser à ceux qui sont cloués à la maison.

PIERROTTI Lucien, du X.C., Corse comme son nom le fait penser, m'a conté ses avatars face aux feux de maquis de cet été en Haute-Corse. Ils faillirent bien griller le bungalow où il passe ses vacances. Il ne dut son salut qu'à la sagacité et au courage de ses deux petits-fils, déjà grands, qui empêchèrent les flammes de gagner sa propriété, sa maison et sa voiture. Il a nettement distingué sur la colline d'en face des foyers qui s'allumaient simultanément. Il n'a heureusement rien perdu, cela aurait été dur à supporter à 80 ans.

Adler DENOEL m'écrit toujours régulièrement et m'a envoyé 2 cartes postales depuis la côte belge où il a

passé un mois de vacances. Il me téléphone même parfois de sa lointaine Belgique. Marie-Louise PHILLIPART se joint quelquefois à lui.

Merci aussi aux anciens de Heide qui ont signé la carte postale du repas normand.

J'ai attendu, tout l'été, la visite promise d'un couple d'amis, mais les hortensias ont fleuri, puis fané et maintenant s'effeuillent et je ne vois rien venir... Je ne les nomme pas, ils se reconnaîtront.

Bravo à notre courriériste du Lien pour avoir sélectionné parmi son abondant courrier la lettre de ce pauvre TREBOR. Nous lui souhaitons, « à ce BRAVE homme », non au courriériste, que sa situation redevienne normale et que sa BRAVE épouse reprenne la vaisselle à son compte.

Recu également la visite de l'ami PEURRIERE qui

peaufine son intéressant manuscrit, je lui souhaite de trouver un éditeur.

DUPREE, du V.B., est aussi venu me voir. Il fut le camarade de kdo de DURAND et de TERRAUBELLA.

Notre rédacteur en chef et ami a regagné ses Pyrénées natales : « dernière étape, me dit-il, avant d'aller rejoindre plus haut dans la montagne ses ancêtres pour l'éternité ». Vous êtes tous de mon avis pour que ce soit le plus tard possible, car nous en avons besoin au Lien. Je lui souhaite de bien s'adapter à Pau, ville célèbre pour son Gave et ses Paras.

Et voilà le bilan de l'année 1989; souhaitons que je puisse vous en faire encore plusieurs avant que vous ne lisiez le dernier que je déposerai à titre posthume.

Sur ce recevez, chers(es) amis(es), mes amicales salutations.

AYMONIN Jean - 27641 X.B.

La chronique de Paul DUCLOUX

SANTE. Depuis le magnifique voyage de Juin, j'ai subi deux opérations : une petite et une très grosse!

Pour la première je n'ai pas voulu d'anesthésie totale. L'heure a tout de même été longue! Pose d'un petit ballon au sommet du crâne!

Pour la seconde : 6 heures sur le billard; il me manque quelque chose sur la face droite : l'œil...

Un mois d'hospitalisation; excellente récupération en attendant la suite... et peut-être la fin de mon « calvaire ».

Aux dires d'un docteur je suis un malade qui sort du commun et qui accepte tout avec une résignation sereine... 13 opérations tout de même!

OCCEY, petit village de Haute-Marne; au cours du même voyage de juin, nous avons marqué un temps d'arrêt au bord du petit chemin qui conduit au village; brève rencontre avec le ménage TRINQUETTE. Sortant de l'hôpital, le sympathique René a tenu à nous saluer. Il n'avait pas son visage habituel et une grande tristesse se lisait dans son regard... et pour cause: une récente lettre du toujours solide vétérinaire TRIBOULOT nous apprenait la pénible nouvelle: on venait de couper une jambe à notre bon camarade. Cette intervention était hélas nécessaire. Que dire! Que faire!

Autre cas bien plus triste encore. Mon « conscrit » BERNIGAL Marcel, de St-Romain-sous-Gourdon (Saône-et-Loire), président de sa petite section locale, qui a connu un autre camp que Sandbostel, vient de nous quitter.

Il a effectué de très nombreux voyages avec nous. Son amabilité, sa gentillesse le faisait bien admettre parmi notre « bande ». Je me souviens qu'à Vannes, à l'hôtel, il se trouvait à la table centrale avec comme voisins l'ami TRINQUETTE, le Dijonnais Michel GRAPPIN et le regretté GAUTIER, il y avait une très bonne ambiance.

L'an dernier le mal s'est déclaré; sournoisement il a fait son travail de sape. Opéré sans résultat, Marcel est parti quelques mois après, période de souffrances extrêmes.

Je n'ai même pas pu me rendre à son domicile. Au nom de tous j'ai adressé nos sincères condoléances à sa chère épouse.

La liste des malheurs se poursuit. Je vous ai annoncé tout dernièrement le décès de ce brave camarade Lyonnais MATHIAS: grand animateur, chanteur, etc. Sa charmante épouse qui était toujours avec lui l'a suivi de peu.

Le cas de GRAND Louis, de Gilly-sur-Loire (Saône-et-Loire) est, hélas, identique. Le ménage ne participait qu'aux déplacements de Sandbostel.

Ayant été tenu au courant de mon projet de voyage pour cette année, Louis et son épouse sont venus à la maison en juillet 88: « Tu nous inscris d'office ».

Au printemps de cette année j'ai téléphoné pour annoncer que le voyage aurait bien lieu en juin. Louis

était décédé en fin d'année! Etant certainement à l'hôpital de Lyon, je n'avais rien su.

Dernièrement dans les avis de décès de mon quotidien régional figurait le nom de son épouse... « décédée accidentellement ». Je n'ai pas eu plus de détail car j'ignorais l'adresse de leur fille.

Novembre 1963 (je retiens bien cette date car c'est à l'hôpital de Montceau-les-Mines que nous avons appris la mort du Président Kennedy) a vu le début de mes « malheurs », j'ai subi une première intervention: ablation du ménisque interne gauche. L'énumération pour atteindre le chiffre 13 serait fastidieuse!

Depuis cette période j'ai passé près de six mois dans divers hôpitaux de la région: Montceau, Macon, Lyon: clinique Sainte-Anne, clinique de la Sauvegarde, hôpital Jules Courmont et enfin l'hôpital Edouard Herriot.

Ajoutez à cela mon année passée au Lazarett de Sandbostel (1 mois) et à l'infirmerie de l'Oflog X.B à Niembourg-sur-Wesser (11 mois)... il est difficile de faire mieux!

Dans ce dernier lieu la vie était relativement douce: bon lit, chauffage central, fenêtre à double battant et surtout rien à faire.

J'étais de loin le vétérinaire; j'ai vu une succession de docteurs français et allemands. Mon genou droit, malade, a été soumis à divers traitements, le plus inquiétant a été la pose d'un plâtre qui tenait toute ma jambe et ce pendant trois longues semaines.

Le jour — tant redouté — est arrivé. A l'enlèvement du plâtre j'ai été content d'apprendre par les deux « toubibs » que mon genou était toujours très enflé et qu'il n'y avait aucune amélioration.

Par la suite j'ai été pris très au sérieux... aucun « truquage » n'était possible et c'est ainsi qu'après une attente de onze mois, le train sanitaire « Wolfgang 160 » m'a ramené dans cette douce France.

A l'hôpital mon voisin de chambre était un P.G.: SERRE Georges, de Villeurbanne. Trois ans de moins que moi. Il portait fièrement sur son crâne un pansement un peu moins gros que le mien.

Il a vécu une captivité très dure. Ayant mis K.O. un gardien allemand, il est passé en conseil de guerre et a été dirigé sur la forteresse de la mort lente Graudenz. Vie de bagnard, durs travaux, peu de nourriture; à sa délivrance il ne pesait que 39 kilos...

Une longue polémique a eu lieu au sujet de la classification des pauvres P.G. L'explication serait trop longue.

Le 10^e Congrès national de l'Union des internés en forteresse de Graudenz a eu lieu à Paris, les 18, 19 et 20 mai 1989.

Le secrétaire d'Etat aux Anciens combattants et victimes de guerre, André MERIC, était présent. Il sait ce qu'est la dure captivité: plusieurs évasions, connaissance du camp de Rawa-Ruska, et pour acte de rébellion après jugement il a terminé à Graudenz. Parmi l'assemblée il s'est trouvé en présence notamment des

quatre condamnés avec lesquels il a occupé la cellule 403 de la 3^e compagnie!

Il a notamment déclaré: « Le problème tient donc essentiellement à la qualification de l'acte générateur de l'internement. Je ne peux pas aller à l'encontre de la position du Conseil d'Etat ».

La confiance demeure mais...

Je revois souvent l'ami SERRE quand il vient aux pansements. Je suis obligé de lui remonter le moral... il va avoir son « ballon » lui aussi. J'espère que tout ira bien pour lui.

Au sujet de Graudenz, il y a quelques années, j'ai correspondu longuement avec Fernand CAIRE, de Béziers, qui s'est dépensé sans compter pour aboutir à la formation de l'Amicale; il m'a adressé un livre: « La forteresse de la mort lente, Graudenz », avec une belle dédicace: « Les condamnés de Graudenz attendent depuis 40 ans justice de leur ministre... avec la grande accolade fraternelle ».

P. DUCLOUX.

Nota. - A la lecture de cette chronique signée Paul DUCLOUX, on voit combien notre camarade et ami continue d'être affecté par la maladie, qu'il supporte avec un courage et une patience (au sens fort du mot) dignes d'éloge. Un petit « billet » à son adresse ou un « coup de fil » le réconforterait encore un peu plus. Place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux. Tél.: 85 24 60 75.

T.

LES ARCHIVES DE PAUL DUCLOUX



Mai-juin 1940: « Sandbostel. Sous la tente ».

Dans quelques jours... 1990! 45^e anniversaire de notre retour de captivité! Nous fêterons cet anniversaire dans la joie lors de notre Assemblée Générale à la Chesnaie du Roy. La date n'est pas encore fixée mais nous espérons que nous serons nombreux à nous rassembler dans une ambiance que nous souhaitons à l'avance très réussie et que vous garderez en mémoire.

PENSEZ-Y dès maintenant.

Avec un peu de retard nous remercions pour leurs cotisations nos amis:

LORTET Joseph, Fonsorbes, 31470 Saint-Lys.

GOOVAERTS J.-M., 44300 Nantes.

PAQUIER Henri, 10170 Méry-sur-Seine.

BLAISON Roger, 88800 Norroy.

GRILLET Paul, 74250 Viuz-en-Sallaz.

DURAND Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.

HENRY René, 54740 Harque.

MARMAIN Eugène, 69009 Lyon.

CUISINIER Fernand, qui demeure maintenant, 33, Avenue Victor Hugo, 64110 Jurançon.

THOMAS Jean, 1, Route St-Anatoly, 31460 Caraman.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Il m'est très difficile de dire la peine que j'ai ressentie en vacances, en apprenant le décès de notre bon vieil ami Emile GEHIN que j'avais rencontré quelques jours auparavant à l'Amicale.

Notre cher Milo, Mimile pour certains, partageait avec quelques autres amis l'animation du bureau. En plus de sa gentillesse, de son savoir-faire, il était au courant de tout ce qui concernait le travail à effectuer. Ses conseils pour la gestion du bureau nous manqueraient énormément. C'est une grande perte pour nous tous et en plus, à titre personnel, j'ai perdu un grand ami et je partage avec toute sa famille le chagrin causé par sa disparition.

Au revoir mon vieux Milo. Nous serons très nombreux à penser à toi désormais.

Pas encore remis de cette disparition, qu'est-ce que j'apprends? Le décès de notre fidèle ami Michel BROT! Ce n'est pas possible! Le sort s'acharne sur nous...

Michel, notre fidèle ami que nous avions surnommé « Bras de Fer », nous a également quittés! Plus serviable que lui, il n'y avait pas! Présent tous les mardis

et tous les jeudis, il frappait sans arrêt les adresses destinées à l'envoi du journal et il était prêt pour toutes les corvées nécessaires qui se présentaient à nous.

A toi aussi, mon cher Michel, je dis au revoir. Nous ne t'oublierons pas et c'est vraiment un immense chagrin qui nous frappe avec la disparition coup sur coup de ces deux amis irremplaçables.

Et nous nous trouvons ainsi dans l'obligation de faire appel à des volontaires, parisiens ou banlieusards, pour nous rejoindre au bureau les mardis et jeudis après-midi, afin d'en assurer la permanence.

A nos âges nous avons tous plus ou moins des problèmes, mais il serait désolant que l'Amicale ne puisse continuer son rôle par manque d'effectifs! Nous demandons à ceux qui se trouvent libres ces jours de la semaine de faire un effort et de venir nous aider.

Merci à l'avance, chers amis, nous comptons sur vous comme vous comptez sur l'Amicale. Solidarité d'abord!

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE VII

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

Enchtibé... Ce sentiment d'être pris dans un piège énorme, c'est ce qu'éprouve Antoine Blavien à son arrivée dans l'armée en septembre 1938.

Les circonstances d'une crise internationale ne feront qu'aggraver cette impression. Toutefois, les choses semblent s'arranger pour les jeunes recrues qui retombent dans les avatars quotidiens de la vie militaire.

Quand il revient à la turne, le gosse est acclamé avec d'autant plus d'enthousiasme que les autres se disent qu'ils ne risquent rien dans l'affaire. Pour la goinfre, par contre, ils n'ont pas d'hésitation; si notre vedette et Laracine ne se servaient pas les premiers, ils becteraient tout.

Le troisième jour après la picouse, ils vont mieux. Normal, c'est jeune et ça récupère vite. Tellement, même, qu'il Debrique qui ne veut pas loucher sa vocation de futur enfoiremane; décide de faire nettoyer la carrée, installer des paquets réglés, laver le plancher, ranger tout au quart de poil et faire mettre les gars au garde à vous, devant leur plumard, pour recevoir le sergent de carrière qui vient distribuer d'autres corvailles. Les couloirs, lavabos, abords, vitres, cour du quartier. Non mais, ça va pas! Antoine reste au plumé. Peinard. Plongé dans la lecture de « Candide ».

Lorsque le serre pattes tombe sur ce « mourant » alité, il n'insiste pas trop. C'est un vieux lieutenant qui arrive, un peu plus tard, accompagné de deux « aspirants » pas plus frais que lui. Il va vers notre rejeton.

— « Ça ne va pas, mon petit ? »

— « Oh! Là! Là! Depuis la piqûre, j'ai la collique! »

— « Eh! bien, repose-toi, tu as raison. »

Il a pigé, le vieux, il n'est pas dingue. Sûr, même qu'il a perçu le bruit du polochon d'Antoine qui atterrissait dans la gueule à Taisin. Mais, il ne s'est pas retourné. C'est un discret.

Le dimanche, on accorde aux hommes la permission de sortir du camp à condition de ne pas dépasser les limites du village d'Oberhoffen. Ça et pisser dans une marmite trouée c'est, à peu près, du pareil au même. Vous pensez, le pâté de maisons du patelin, ils en ont ras les bandes molletières, les guignols. Ce qu'il leur faut, c'est « La grande ville ». Or Hagueneau n'est pas loin. Antoine va trouver Debrique :

— « Dis donc! toi, le futur général, faut que tu veilles au repos du guerrier. Le moral des troupes c'est sacré ».

— « Mais. Le sergent a dit... »

— « T'occupes pas! T'es un officier en puissance, tu ne vas pas t'arrêter aux propos d'un simple sergent ».

Dans le fond, le Debrique, il en crève d'envie, lui aussi, d'aller à Hagueneau. Et puis Antoine, qui a déjà été soldat, l'impressionne un peu avec son culot de parigot gouaillieur.

D'autres sautent sur l'aubaine : Laracine, Murger, Riote, Amboire, Rousset. Tout ça se sape number one avec ce qu'on leur a laissé comme vêture, et les voilà partis, au pas cadencé, tout en relouquant si, des fois, un camion ne se pointerait pas pour les ramasser. Mais ces derniers sont aussi rares qu'un instituteur travaillant trois-cent-soixante-cinq jours par an. Quarante minutes ils mettent, pour se les taper les sept kilomètres. A pincés. Faut le faire. C'est une sacrée moyenne. Ils n'ont pas les brodequins emmaillottés dans des langes.

Mais. Après. C'est la Dolce Vita. La Tournée des Grands Ducs. Le stupre. L'orgie romaine. De wirtshaus en gasthaus, de glass bier en schnapps.

Dans un restaure, ils s'enfilent un repas comme ils n'en n'avaient pas fait depuis un mois. Un châteaubriant comac! Des frites! Oh! Des frites! Salade. Fromage. Tarte maison. Repus ils sont, nos gamins, après ça.

Pour se reposer les gambilles et l'estome, ils décident d'aller au ciné. Pas facile. Ils n'en trouvent qu'un. Toutes les affiches, à l'extérieur, sont en schleu. Ils entrent quand même, faute de mieux. — « Sechzehn Jahren » : qu'on passe, ça veut dire. « Seize ans ». Antoine se souvient l'avoir vu jouer à Paris, en français. C'est l'histoire d'une donzelle qui est jalouse de sa mère. Pas un cas unique. La seule chose qu'ils ne s'expliquent pas nos biffins, c'est que, dans une ville française importante, on s'entête à projeter des versions allemandes. Si c'est comme ça qu'on veut faire l'unité nationale, c'est pas demain la veille. Dans la salle, ça gutture à plein tube. Des spectateurs interpellent les acteurs. On se croirait dans les cinémas itinérants de jadis. Dire qu'ils en sont enchantés, nos troubades, serait appuyer sur le frein en le prenant pour le débrayage. Mais ça ne fait rien, tout est bon à prendre quand on est en virée.

Après, ils se retapent les 7 kilomètres du retour avec la même bonne humeur. C'est beau la jeunesse!

Maintenant, tous les grands journaux d'information parlent des « bleus » qui vont être incorporés au mois d'octobre, et qui « ont eu chaud ». Mais pas un canard ne mentionne ceux du mois de septembre. Les seuls ayant eu droit d'avoir les chocotes; trimbalés de droite et de gauche, au hasard des casernes en effervescence, sous le feu éventuel des canons ennemis.

Décidément, ils ne sont pas gâtés ces turlourous, même la presse les ignore. Et, croyez-moi, ce n'est pas près de cesser ce silence les concernant. Je me demande si, un jour, on trouvera quelque part un ouvrage relatant le fait qu'ils ont existé.

La deuxième semaine d'octobre, on les réunit dans la cour du quartier. Lorsque ceux de la bande à Antoine descendent de leur troisième, ils constatent que tous les visages sont épanouis. Dans un groupe voisin, des types leur miment le bruit d'une locomotive. Ils pigent tout de suite. Ça sent le départ. En effet, après avoir fait l'appel, les gradés réservistes leur annoncent que l'on va les renvoyer dans leurs casernes respectives. Ils doivent tous se préparer pour le lendemain. Salut.

Un silence de mort. et, pour la première fois depuis qu'ils sont trouffions, le « Rompez » général est impeccable. Six cents talons claquent en même temps. Trois cents mains se lèvent à la hauteur du front, doigts allongés, pouces rentrés. Puis. Un immense « Hurrah! » Tout le monde court, se bouscule. Certains, dans leur frénésie tumultueuse, vont s'étaler dans le sable en rigolant. Ils se le déversent sur la tête. D'autres, moins veinards, culbutent dans les flaques d'eau. Ils se relèvent trempés, mais rien quand même. Ce camp à la noix, ils en ont plus que marre. Ce qui les attend n'est peut-être pas plus fouillasse, mais, du moins vivront-ils dans une certaine propreté. Avec des habitudes déjà prises, et l'éventualité d'une meilleure tambouille. Tout cela suffit pour leur bonheur immédiat.

La journée se passe en préparatifs. La nuit en ultimes chahuts. La matinée du lendemain en dernières corvées et remise en état des lieux. Le repas du midi est aussi tartouille que tous ceux qu'ils ont pris dans ce foutoir de bordel de merde! Et puis, c'est le départ. Chargés comme des bourricots ils sont. Avec leur boîtes à paquetage, leurs valises, leurs draps, capote, masque, casque, musette, bidon.

On les enfourne dans des wagons qui ont dû faire « Santa Fé » et « La ruée vers l'or ». Les planches des compartiments sont disjointes et crasseuses. Dès que ça se met en branle, tout remue là-dedans, même les boyaux. Ça ne fait rien, ils bichent les loupiots. Agglomérés aux portières, ils poussent de monumentaux « Hip! Hip! Hip! Hurrah! » à l'adresse de leur vieux lieutenant de réserve à cheveu blancs lequell, immobile sur le quai, dans un magnifique « garde-à-vous », salue ces enfants de France qu'il a eus sous sa protection deux semaines durant. C'est encore lui qui a eu cette idée de départ en train, et qui a remué toute l'inertie administrative pour l'obtenir. Maintenant, il va pouvoir aller retrouver bobonne. Reprendre la miteuse petite existence de retraité. Pour lui, c'est certainement terminé à jamais la vie militaire. Mais cette resucée va lui faire un merveilleux souvenir. Il faut bien que, parfois, les événements tragiques servent à quelque chose.

Nul ne saura probablement jamais les noms des anonymes qui ont composé les paroles des chansons de soldats. C'est dommage, car je ne connais pas un seul tube, aussi célèbre soit-il, qui ait duré aussi longtemps. Des générations se les repassent, de classe en classe, sans jamais en changer un seul mot. C'est la première chose que l'on apprend à la griffe. Avant le salut et le maniement d'armes.

Dans le train, tout le long du trajet, on entend :

Le sergent de semaine

A dit : « Dépêchez-vous! »

Les forçats de Cayenne

Sont plus heureux que nous.

Y'en a, comme ça, toute une tartinée d'au moins vingt-cinq couplets qu'un zigomar reprend toujours dès qu'un autre a fini. C'est une question de résistance à la fatigue ou à la vinasse; brailler, quand on est grifon, ça soulage.

Puis ils arrivent à Soufflenheim.

Cela ne va pas sans désappointement.

Leur petite caserne a beaucoup souffert de l'incursion des réservistes.

Tout est sale, esquinté, en délabre. Dans une pagaille invraisemblable. Un typhon semble l'avoir complètement ravagée. Ils retrouvent également leurs chefs. Mal rasés, fatigués, irascibles.

Notre équipe fonce jusqu'à la chambre 46. Ils la contemplent avec mélancolie et affliction. Elle est dans un état abominable. Toutes les vitres sont cassées. Le sol recouvert d'immondices. De résidus, d'excréments, de bouteilles cassées.

Ils vont avoir un sacré boulot pour remettre tout cela en ordre. Néanmoins, pleins de courage, ils s'y attellent tout de suite. Les choses redevenant normales, Debrique perd ses galons. C'est de nouveau Antoine qui, en l'absence du caporal Murat, fait office de suppléant. Du coup, on lui fait des salamalecs, des sourires hypocrites, des obséquiosités de mauvais aloi. Le crack, il aime pas. Le premier qui lui étale de la mignardise, il lui claque le beignet.

Dès le lendemain, on les linge.

C'est que ça ne rigole plus, une nouvelle alerte peut surgir à tout moment; il convient qu'ils soient prêts à y faire face. Dans le fond, ces morpions-là pourront faire des macchabés très présentables.

On les équipe donc avec tout ce que les réservistes ont laissé : des treillis noirs de crasse, des sous-vêtements déchirés, des fourniments bousillés, des godillots de cloduches, des uniformes incomplets, des loques, un amoncellement de saloperies pour lesquelles ils doivent signer des décharges (publiques).

Antoine se félicite de s'être servi avant le départ; de ce fait, il est à peu près convenablement fringué. On lui remet, en plus, la fameuse nouvelle tenue de l'année, la kaki, celle pour laquelle tous les baveux ont fait un plat. La joie des chanteuses réalistes qui gagnent leur bricheton en usurant :

« Mon p'tit kaki

Mon grand chéri ».

Je te leur en foutrai, moi, du p'tit kaki, faut encore qu'elles se fassent de l'avoine sur leur tirelire, ces sagouines!

Comme on ne fait pas les choses à moitié, on joue le jeu jusqu'au bout; voilà qu'ils sont nantis, en plus du grand béret des régiments de forteresse, d'une espèce de ceinture large de trente centimètres au moins, qu'ils doivent porter par-dessus leur tenue, sous le ceinturon. Avec ça, ils sont raides comme un patron un jour de paie. Peuvent plus faire un geste. Imposable de ramasser un laranque sur le bitume. Style rombière en cloque ils s'imaginent. Engoncés, gênés, mal à l'aise. Seul un sadique est capable d'avoir pu inventer ça. Sans doute un général d'intendance en cheville avec un marchand de calicot. Un sacré poursoif il a dû toucher. Des automates ils ont l'air.

Enfin! A l'armurerie, on leur cloque le fin du fin. Le mousqueton 1916 modifié je ne sais plus quand. Une tarterie incroyable avec, en prime, cinq cartouches longues comme le médium. Des obusiers miniatures. Des trucs à vous traverser, comme une fleur, un immeuble de six étages. Le trombinier qui prend ça dans la citrouille, y'a juste besoin d'une boîte d'allumettes suédoises, les petites, pour mettre ce qu'il en reste.

C'est pas tout. Si on leur a refile un flingue, c'est pour s'en servir. Allez! Op! Fissa on les embarque au stand de tir, dans le fond, près des bois. Théorie rapidos : calibre 8 millimètres ; poids : 3,2 kg, rien que ça! Portée maxima : 3500 mètres. Cinq coups sans arrêt : Paf! Paf! Paf! Paf! Paf! Antoine biche, il a une vue du tonnerre. En avant la pratique : joue contre la croise; l'œil dans le collimateur; la hausse à 100 mètres. Il cloque quatre balles dans le mille. Pourtant, il ne récolte qu'une note « assez bien » alors qu'il constate que des mirontons ayant tout foutu à côté ont « bien ». Tiens! Il y a encore là un truc qu'il ne pige pas, lui, le marle. Il a décidé beaucoup à apprendre. La cote d'amour, le fayottage, le lèche bottes, ça a cours partout. Même pour se faire trucidier L'entraunage perpétuel des valeurs sûres au profit des gougnafiers ça vaut pour tous les milieux. Et comme ce n'est pas un dégonfleur, il ne se mouille pas et l'envoi dans les moustaches du chef du stand, qui, par retour du courrier, lui allonge quatre jours de corvée de pluches.

Comment voulez-vous ne pas être révolutionnaire après ça ?

A suivre.

Le 11 NOVEMBRE AUX PYRÉNÉES

Bleu d'azur « le beau ciel de Pau » au jour du Souvenir.

Face aux cimes majestueuses qui semblent monter autour de lui une haie d'honneur à nulle autre pareille, le Monument aux Morts de la guerre dresse sa haute stature de pierre blanche, ornée en ce matin du 11 Novembre des seules couleurs nationales.

Après l'office religieux célébré en l'église Saint-Martin toute proche, une foule nombreuse s'était groupée autour de la stèle. Une atmosphère de silence et de recueillement s'étendait au-delà des monts qui barrent l'horizon.

En présence des autorités civiles et militaires du département et de la ville, des représentants et des membres de nombreuses associations d'anciens combattants, d'une section de paras impeccables rendant les honneurs, les gerbes traditionnelles furent déposées au pied du monument — hommage renouvelé de la cité paloise qui se souvient...

Au même instant, dans toutes les communes de France et d'Outre-Mer, les mêmes gestes disaient les mêmes sentiments de gratitude et de fidélité des populations pour la mémoire de tous ceux qui dans le passé, assurant la défense de la Patrie, laissèrent leur vie dans des combats meurtriers : « les assaillants montaient comme un flot qui s'emporte / Et l'on sentait si bien qu'ils feraient tout plier / Qu'ils feraient tout plier, la muraille et la porte / Et que ce flot vivant s'en allait tout noyer ».

Images inoubliées de ceux qui survivent encore, chenus et courbés, mais chichement honorés des pouvoirs publics... Ils finiront avec le siècle, fiers du seul devoir accompli — et cela seul importe !

J. T.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 457

HORIZONTALEMENT :

I. - Boulevard. — II. - Oblitérée. — III. - Use. - Est. — IV. - Le. - Vit. - Te. — V. - Equipages. — VI. - Tu. - De. - Ret. — VII. - Tête. - Posé. — VIII. - Enormes. — IX. - Strabisme.

VERTICALEMENT :

1. - Boulettes. — 2. - Obséquie. — 3. - ule. - Tor. — 4. - Li. - Videra. — 5. - Etripe. - M.B. — 6. - Vê. - Ta. - Pei. — 7. - Are. - Gross. — 8. - Restées. — 9. - Déteste.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN 79110 CHEF-BOUTONNE